

**Le Canard**

MONTREAL, 4 NOV. 1882

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annouces : Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FÉLIXTRAULT & C<sup>ie</sup>,  
Éditeurs-Propriétaires,  
No. 8 Rue Ste. Thérèse.  
Boîte 325.

**A NOS ABONNÉS.**

Comme témoignage de reconnaissance envers ceux qui ont bien voulu recevoir notre journal et comme encouragement à ceux qui désirent en grossir la liste déjà nombreuse de nos abonnés, nous avons résolu d'offrir aux uns et aux autres une prime qui vaut à elle seule le prix de l'abonnement. Ce cadeau sera expédié à qui de droit aux conditions suivantes : Tous les abonnés qui nous enverront le montant qu'ils nous doivent et tous les nouveaux abonnés qui paieront d'avance pour un an, recevront un magnifique chansonnier noté de 100 pages, pourvu qu'ils nous envoient en même temps que l'argent un timbre de trois centimes pour le port de la prime. Qu'on se le dise.

**Au Fil de la Plume**

Excusez-moi, comme dirait le grand orateur du Club Letellier, car j'éprouve une indisposition à laquelle qui me permettra pas de vous faire un long discours. Les sujets de chronique deviennent de plus en plus rares et je ne sais vraiment pas de quoi je pourrais vous entretenir aujourd'hui. A moins que je ne vous parle de la grande lutte, de la guerre à mort que le *Journal des Trois-Rivières* vient d'entreprendre contre la vieille et saine institution des nourrices laïques. Cyprien que tout le monde lit malgré l'érudit Hérodote en a bien dit quelque chose dans sa chronique de samedi dernier, mais il n'a pas tout dit, ou plutôt il n'a dit que ce qu'il savait. Si le spirituel chroniqueur de la *Patrie* s'était donné la peine d'aller se renseigner sur les lieux comme le CANARD l'a fait, il aurait pu vous apprendre que le *Journal des Trois-Rivières* ne se borne pas à écrire articles sur articles sur la grande question qui nous occupe. Voulant absolument que les enfants sucent avec le lait de bons principes, ce grand journal a commencé par crier : "A bas les nourrices laïques !" et immédiatement il s'est mis à l'œuvre. Avec une patience et une malice vraiment prodigieuses, il a préparé une longue requête à l'effet d'inaugurer un nouveau système de nourrices perfectionnées : cette requête sera soumise à notre législatrice provinciale à sa prochaine session. Je ne dirai pas qu'elle plique se couvre rapidement de signatures mais il pourrait en être ainsi si tous ceux que l'on est convenu d'appeler programmeux y mettaient un peu de bonne volonté et où irions-nous grand Dieu ! je félicite d'avance et vous aussi, lecteurs, en songeant à tout ce qui pourrait en résulter. Il ne faut cependant pas s'alarmer trop tôt, car on relisant la chronique de Cyprien on y remarque les deux phrases suivantes que je cite textuellement, car elles lui font grand honneur : "Une telle proposition, dit-il, est tout simplement révoltante et si nos cocottoux veulent ainsi tout bouleverser, ils vont avoir affaire à Cyprien pour tout de bon. Je suis pour les convents tels qu'ils sont, moi ; et je suis en faveur des nourrices laïques, dussé-je concourir les foudres de Trois-Rivières."

trait, par suite d'un certain équilibre produit par la variété des caractères, les défauts et les qualités arrivant à se compenser les uns par les autres et à former une somme de bonheur conjugal impossible à atteindre avec le foyer restreint.

Oui ! la polygamie seule capiteuse l'existence !

Donc, nous renouvelons le foyer, nous élevons l'homme et nous relevons la femme ; mais notre action ne s'arrête pas là, peu à peu nous changeons la face du monde ; selon moi, les nations monogames sont vouées à une décadence et à une dégénérescence rapides, et le moment est venu où, sous peine de voir cette décadence se précipiter, elles devront se jeter dans nos bras ! Le rôle des nations polygames va commencer, nous de vous être et nous serons la nation initiatrice !

Un seul exemple, Messieurs, de la puissance de l'idée polygame, je le donne, non pas pour vous, les convaincus et les forts, mais pour le monde qui a les yeux sur nous.

Quelle a été l'époque de la plus haute prospérité pour la Turquie, la période d'expansion et de grandeur de l'empire des Ottomans ? Justement l'époque où la polygamie était considérée par tous comme un absolu devoir religieux. La Turquie n'a commencé à descendre que lorsque les mœurs s'étant relâchées, la polygamie n'a plus été observée que par les grands de l'Etat, les pachas et les sultans !

Voilà pourquoi je dis que la rénovation du vieux monde viendra de la nation mormone, et pourquoi je suis prêt à contribuer dans la mesure de mes faibles moyens au triomphe de notre grande idée pacifique et humanitaire ! !

Les dix-sept épouses de Farandoul l'heure de la tranquillité n'est pas venue. Attaché au poteau de guerre !

Nous avons dit l'émotion que le discours de Farandoul excita dans l'assemblée mormone ; un observateur attentif eût pu remarquer que Brigham Young seul n'avait point apporté à l'orateur sa part de félicitations et que son visage, souriant et cordial au commencement du repas avait peu à peu passé par toutes les nuances du mécontentement. Les lèvres pincées et le sourcil froncé, il regardait les mormons s'empressez autour de celui qui le commençait à voir un rival possible et qu'il se repentait d'avoir accueilli avec tant d'éclat.

Cependant l'un des plus vénérables assistants demanda la parole.

—Je n'ai que deux mots à dire, s'écria-t-il dans un élan d'enthousiasme : un siège d'évêque est vacant au grand conseil, je propose d'élire en continent notre éloquent ami Farandoul ! Croyez-moi, mon candidat fera honneur à l'Eglise mormone !

Un tonnerre d'applaudissements accueillit cette motion ; les lèvres de Brigham Young se pincèrent davantage, ses poings se crispèrent, il fit un mouvement comme pour se lever, mais une réflexion l'arrêta, il retourna sur son siège avec un mauvais sourire.

—Le conseil des anciens est réuni tout entier à cette table, reprit l'orateur, nous pouvons voter par acclamation !

Toutes les mains se levèrent, un grand cri s'éleva.

—Farandoul, Evêque mormon !

Saturnin Farandoul venait d'être élu à l'unanimité.

—L'honneur que vous me faites est immense, je m'efforcrai de m'en montrer digne ! s'écria notre héros, qui se trouva en un clin d'œil étouffé sous les poignées de main et les embrassades de ses amis et de ses femmes.

Cet incident lui rappela qu'il était chef de famille. (A continuer.)

Voyez le sommaire de la livraison du mois d'Octobre de l'ALBUM MUSICAL sur notre troisième page.

Bravo ! Cyprien ! et si vous n'écriviez pas votre petite histoire de France, je vous embrasserais de grand cœur. Quoi qu'il en soit, mettez-vous à l'œuvre, frappez, criez, faites des requêtes, s'il le faut : en un mot faites avorter le plan du journal des Trois-Rivières et vous aurez droit à la reconnaissance éternelle de toutes les nourrices passées, présentes et futures..... dans l'ordre laïque, bien entendu.

\* \*

Aimez-vous les histoires de chasseurs ? En voici une tout à fait inédite et dont je vous garantis l'authenticité.

Deux fervents disciples de Nemrod que pour l'intelligence du récit je nommerai François et Norbert, étaient en partie de chasse aux environs de Soré. La journée avait été mauvaise et nos deux amis revenaient bredouille... gibecière vide ! Ils n'étaient pas absolument gais et maugréaient à qui mieux mieux contre le *guignon* qui les avait poursuivis depuis le matin.

—Norbert, dit tout à coup François, nous allons coucher dans la première maison que nous trouverons sur notre chemin et demain nous tenterons de nouveau la fortune.

Cinq minutes après, ils s'arrêtaient devant une maisonnette d'assez chétive apparence et demandaient un gîte pour la nuit. L'hospitalité est proverbiale chez nos bons cultivateurs canadiens, aussi les deux compagnons furent-ils reçus à bras ouverts. Deux personnes seulement habitaient la maison dans laquelle venaient d'entrer nos héros, un vieillard et sa petite fille, jolie brunette de dix-huit ans. Le vieillard, après avoir débarrassé ses bêtes de leur palotot, les fit associer à la table que la jolie Catherine s'empressa de couvrir de tout ce qu'il y avait de meilleur dans le garde-manger. Après le frugal repas on alluma la pipe et l'on se mit à causer :

—Vous n'avez donc pas été heureux ? dit gaiement le vieillard aux deux chasseurs.

—Ne nous en parlez pas, dit François, c'est la déveine la plus considérable que j'aie encore éprouvée.

—J'ai eu plus de chance que vous, reprit le vieillard, car je ne suis sorti aujourd'hui qu'une couple d'heures, et j'ai rapporté les deux plus magnifiques pièces de gibier qui se puissent voir.

—Vraiment ? répartit vivement François ; faites-nous voir ça, n'est ce pas, père ?

—Pour ça, non, reprit le bonhomme excusez-moi, c'est impossible. Ce gibier constitue pour moi un véritable trésor et j'en suis jaloux. Je couche pour ainsi dire avec lui, car je l'ai caché dans une petite pièce contiguë à ma chambre à coucher, et comme j'ai le sommeil excessivement léger, je suis sûr que personne n'arrivera jusque là et je suis tranquille.

La conversation continua encore quelque temps, puis vers neuf heures on invita nos deux amis à se reposer sur deux peaux de buffle que la jolie Catherine avait étendues près du foyer, on éteignit la lumière et un quart d'heure après, des ronflements sonores attestèrent que tout dormait dans la maison. François cependant demeurait éveillé, il songeait au moyen d'arriver jusqu'au fameux gibier et de voir enfin ce que c'était ; il poussa Norbert : Ecoute, lui dit-il, je suis décidé à aller à la découverte du mystérieux trésor : quand je l'aurai vu, je t'en donnerai des nouvelles et à ton tour tu pourras tenter la chose si le cœur t'en dit. Maintenant laisse moi faire et ne dis rien." A ces mots il se leva, se dirigea à pas de loup vers la chambre du vieux et s'y glissa furtivement. L'obscurité était complète, la pluie tombait au dehors et le vent faisait rage. Notre héros avait traversé sans encombre toute la chambre à coucher et arrivait au but de sa course quand par malheur une chaise se trouva sur son chemin. Il trébucha, s'embarassa dans la chaise

et tomba lourdement sur le parquet. —Qui va là ? cria aussitôt une voix un peu enrouée.

—Notre ami gardant son sang froid, ne fait pas le moindre mouvement et se contenta de pousser deux ou trois miaou !... miaou !...

—Chat !... ehat !... reprend la voix, chat donc !... Xssss ! et tout retombe dans le silence. Après avoir attendu quelques minutes pour permettre au bonhomme de se rendormir, François pénètre enfin dans la petite chambre et à l'aide d'une allumette découvre dans un coin le fameux gibier qui avait tant excité sa curiosité. C'était une pièce superbe et le vieillard n'avait rien exagéré.

François revint auprès de son ami sans accident.

—Eh bien ? lui dit celui-ci. Tout ce qu'il y a de plus beau, mon cher !

Alors, je veux voir ça, moi aussi, j'y vais.

—Prends garde, Norbert, tu n'as pas beaucoup de sang-froid et tu te feras prendre.

—Sois tranquille ; du reste je n'ai qu'à faire comme toi et je me tire d'affaires.

Norbert part à son tour et pour éviter la malheureuse chaise, il passa près des fenêtres, le long du mur. Il s'accrocha dans un immense escabeau tout garni de pots de fleurs et reaversa le tout avec un bruit épouvantable.

—Qui est là ? fait le vieillard en s'éveillant.

Le pauvre Norbert se trouble, perd la tête et s'empresse de répondre :

—C'est... c'est... c'est un autre chat !

\* \*

Une mésaventure bien drôle est arrivée lundi dernier au trop fameux A. Pi on de la rue St Catherine. Ce sera mon mot de la fin.

Un habitant entre dans le magasin.

Bonjour mon-sieur, lui dit Pilon, qu'est ce qu'on peut faire pour vous ?

—Je voudrais deux pièces de drap, fait notre homme.

—Très bien, reprend maître Antimo ; et croyant avoir affaire à un marchand de la campagne, il prend son ton le plus aimable, et lui dit : "Passez par ici, monsieur, je vais avoir l'honneur de vous servir moi-même. Là-dessus il sort des tablettes toutes les pièces de drap qui les encombrant, les étale sur le comptoir, les fait voir à notre habitant ; lui en vante les qualités et le bon marché.

Celui-ci après avoir tâté et retâté pendant une couple d'heures tous les draps qu'on lui exhibe se décide enfin et indiquant la pièce de son choix —Voilà ce qu'il me faut dit-il.

Pilon est enchanté, il dit à un de ses commis d'envelopper les deux pièces de drap ; puis se tournant vers l'habitant : "Je veux, mon cher monsieur, vous faire visiter mon établissement. Aussitôt il passe son bras sous celui de son client et pendant deux autres heures lui fait voir toutes les merveilles entassées dans le magasin, puis l'amenant finalement dans son bureau privé, lui offre un verre de vin.

"C'est pas de refus, dit notre cultivateur, mais j'avais été obligé de partir tout de suite après, car il commença à être tard. Faites-moi souter tout de suite mes deux pièces de drap pour ne pas trop me retarder. — Comment ! dit Pilon, tout surpris, mais elles sont enveloppées, vos pièces de drap ! — Mais vous imaginez-vous que j'en ai bon trop, il ne m'en faut que deux pièces, une pour raccommoder, mon gilet, et l'autre pour mes culottes ; c'est tout ce qu'il me faut !

Pilon en a fait une maladie.

**NE MOUREZ PAS DANS LA MAISON**

"Rough on rats." Chassez les rats souris, coquerelles, bêtes punaises, mouches, fourmis, taupes suisses. 15c

**Triste Début d'un Ténor Canadien**

Z... est un pauvre diable de bohème qui se croit musicien et qui ne dédaigne pas de chanter la chansonnette sentimentale dans tous les salons où on veut bien le recevoir.

Son ambition a toujours été de se faire entendre dans un café-concert. Mais comme les établissements de ce genre n'existent pas dans notre bonne ville de Montréal, Z... se décida il y a un mois à aller tenter fortune à N.-Y.-York. Aussitôt arrivé dans la grande cité, il s'empressa d'aller trouver le directeur d'un des café-concerts les plus à la mode pour lui offrir ses services.

L'impressario lui accorda une audition.

Aussitôt Z..., au comble de la joie, attaque son grand air le plus sentimental, et roule de grands yeux blancs en poussant des soupirs en si bémol.

Malheureusement, l'émotion aidant, l'infortuné ne put retenir un son naturaliste et inconvenant juste au milieu d'un point d'orgue.

Tout troublé, le bohème s'apprêta à chanter son second couplet.

—Inutile, mon ami, lui dit le directeur en se frottant les mains, je vous engage ; vous débuterez aujourd'hui même.

Le soir Z... ganté de frais, arrive sur la scène, souriant, pompadé, et chante son grand air—sans accident, cette fois.

Il est outrageusement sifflé.

Il s'en va piteusement, lorsque son directeur l'aborde furieux :

—Et votre effet !... s'écria-t-il, pourquoi avez-vous oublié votre effet ?...

—Quel effet ? balbutie le malheureux diable ahuri.

—Celui du point d'orgue ! Il n'y avait que celui-là de drôle dans votre romance et vous le manquez !

(Il est enfin tombé d'accord sur l'emplacement de la gare du Pacifique Aussi tout le monde s'accorde à dire que pour un article supérieur en fourrures tel que capots, manteaux, casques, mauchons, etc, etc, il faut aller au grand établissement de fourrures de Derome et LeFrançois coin des rues St Catherine et Amherst, Montréal.

**CHRONIQUE.**

Pour surpasser notre Exposition des Arts décoratifs nos bons voisins les Anglais viennent d'ouvrir au Palais de Cristal de Sydenham une exposition internationale de pommes de terre.

Chaque pays se fait représenter par un certain nombre de pommes de terre frites, sautées ou simplement en robe de chambre. Il paraîtrait que quelques-uns de ces tubercules ont une telle beauté de formes qu'ils charment le regard tout autant que les fruits. C'est du moins ce que disent les journaux anglais.

\* \*

C'est Sir Walter Raleigh, le même qui étendait son manteau de velours sous les pas de la reine Elizabeth, qui introduisit en Angleterre la "parmentière" non encore inventée en France.

Il est probable que ce n'est pas à cette seule qualité que sir Raleigh dut les attendrissements de la vieille Bess, cette reine vierge qui le fut surtout sur l'exergue de ses médailles.

Le peuple anglais est très reconnaissant à Raleigh de lui avoir découvert les premières "potatoes" et je comprends qu'il se délecte de la vue de ces précieuses solanées.

Elles résument toute la question irlandaise. Que man que-t-il ce effet à la verte Erin pour être vraiment l'île sœur de la Bretagne.

Des pommes de terre.